

ut accru, elle en devint plus belle, plus fière, plus victorieuse, dans ce bonheur d'être enfiu à l'époux choisi, qui la faisait rayonner.

Alors, ce fut pour Prada une souffrance indécible. Pendant que les souverains continuaient à s'entretenir, la reine avec les dames qui venaient la saluer, le roi avec des officiers, des diplomates tout un défilé de personnages importants, Prada, lui, ne voyait toujours que Benedetta félicitée, caressée, haussée en pleine tendresse et en pleine gloire. Dario était près d'elle, jouissait, respren- dissait avec elle. C'était pour eux que ce bal était donné, pour eux que les lampes étincelaient que l'orchestre jouait, que toutes les belles femmes de Rome s'étaient dévêtues, la gorge ruis- sante de diamants, dans un violent parfum d'a- mour ; c'était pour eux que Leurs Majestés ve- naient d'entrer aux sous de la marche royale, pour eux que la fête tournait à l'apothéose, pour eux qu'une souveraine adorée souriait, apportait à ces fiançailles le cadeau de sa présence, pareille à la bonne fée des contes bleus, dont la venue assure le bonheur aux nouveau-nés. Et il y avait, dans cette heure d'extraordinaire éclat, un apo- gée de chance et d'allégresse, une victoire de cette femme dont il avait eu la beauté à lui, sans la pouvoir posséder, de cet homme qui maintenant allait la lui prendre, victoire si pu- blique, si étalée, si insultante, qu'il la recevait en plein visage, brûlante comme un soufflet. Puis, ce n'était pas que son orgueil et sa passion qui saignaient ainsi, il se sentait encore frappé dans sa fortune par le triomphe des Sacco. Était-ce donc vrai que le climat délicieux de Rome devait finir par corrompre les rudes con- quérants du Nord, pour qu'il eût cette sen- sation de fatigue et d'épuisement, à moi- tié mangé déjà ? Le jour même, à Frascati, avec cette désastreuse histoire de bâtisses, il avait en- tendu craquer ses millions, bien qu'il refusa de convenir que ses affaires devenaient mauvaises, comme le bruit en courait : et, ce soir, au milieu de cette fête, il voyait le Midi vaincre, Sacco l'emporter, en homme qui vit à l'aise des curés chaudes, faites goulûment sous le soleil de flam- me. Ce Sacco ministre, ce Sacco familier du roi, s'alliant par le mariage de son fils à une des plus noble famille de l'aristocratie romaine, en passe d'être un jour le maître de Rome et de l'It- alie, remuant dès maintenant, à pleines mains, l'argent et le peuple, quel soufflet encore pour sa vanité d'homme de proie, pour ses appétits de voraces, de jouisseurs, qui se sentait poussé hors de la table avant la fin du festin ! Tout croulait, tout lui échappait, Sacco lui volait ses millions,

Benedetta lui labourait la chair, laissait en lui cette abominable blessure du désir inassouvi, dont jamais plus il ne devait guérir.

A ce moment, Pierre entendit de nouveau cette plainte sourde de fauve, ce grondement dé- sespéré et involontaire, qui lui avait déjà boule- versé le cœur. Et il regarda le comte, il lui de- manda :

— Vous souffrez ?

Mais, devant cet homme blême, qui gardait un grand calme par un effort surhumain de vo- lonté, il regretta sa question indiscreète, restée d'ailleurs sans réponse. Aussi, pour le mettre à l'aise, continua-t-il, en disant tout haut les ré- flexions que faisait naître en lui le spectacle de la pompe qui se déroulait.

— Ah ! votre père avait raison, nous autres Français avec notre éducation si profondément catholique, même en ces jours de doute univer-

sel, nous ne voyons toujours dans Rome que la Rome séculaire des papes, sans presque savoir, sans pouvoir presque comprendre les modifica- tions profondes, qui, d'année en année, en font la Rome italienne d'aujourd'hui. Si vous saviez, lorsque je suis arrivé ici, combien le roi avec son gouvernement, combien ce jeune peuple travaillant à se faire une grande capitale, étaient pour moi des quantités négligeables ! Oui, j'étais cela, je n'en tenais aucun compte, dans mon rêve de ressusciter Rome, une nouvelle Rome chrétienne et évangélique, pour le bonheur des peuples.

Il eut un léger rire, prenant en pitié sa can- deur ; et, d'un geste, il montrait la galerie, le prince Buongiovanni en ce moment incliné devant le roi, la princesse écoutant les galente- ries de Sacco, l'aristocratie papale abattue, les parvenus d'hier acceptés, le monde noir et le monde blanc mêlés à ce point, qu'il n'y avait plus guère là que des sujs, à la veille de ne faire qu'un peuple. L'impossible conciliation entre le Quirinal et le Vatican ne s'indiquait- elle pas comme fatale dans les faits, sinon dans les principes, en face de l'évolution quotidienne, de ces hommes, de ces femmes en joie, rians et parés, que le souffle du désir emportait ? Il fal- lait bien vivre, aimer être aimé, faire la vie, éternellement !

(A suivre)

IL FAUT AIDER LA NATURE

Il faut aider la nature. Si vous toussiez prenez le BAUME RIUMAL, il provoquera et aidera la guérison.